

# L'énigme de le Sphinx de Sandoz

Nous voici attiré par une composition à trois faces dans un même bloc et qui nous propose, toute tournante qu'elle s'avère, au moins une énigme. Cette statue détriplée a la magie d'un sphinx. Le premier état nous représente une femme de face, nue, un genou en terre, l'autre plié au premier plan avec le raccourci le plus irréprochable de la cuisse. Le bras gauche est plié en deux, le coude appuyé sur le genou et la main perdue dans les cheveux, précisément d'une coiffure dite "à la sphinx", la sphinx étant un sphinx femelle. La sphinx est en principe une abstraction de l'Egypte pharaonique.

Chacun le connaît. Il est le symbole déifié du temps, l'avenir ou le passé. Il joue aussi le rôle d'un oracle. Mais bien que la statuette égyptienne n'ait jamais été un article d'exportation, on a retrouvé en Grèce archaïque et même renaissante des sphinx un peu partout. Ces sphinx ont une autre expression que celle de l'énigme du sphinx du sphinx du désert, proche la pyramide de Chéops. Le sphinx grâce à une expression particulière, moins massive et plus troubante que celle de l'égyptien, et l'on s'est souvent demandé ce qu'il en était dans les sociétés d'archéologie jusqu'au jour où l'école d'Athènes a mis à faire la lumière des sphinx d'une haute antiquité dont le thorax s'adornait d'un paire de seins magnifiques. Cet jour-là, les archéologues ont pu clamer leur Euréka et ils ont compris que les sphinx grecs sont étrangers ou pharaoniques, sont des sphinges et qu'ils expriment non le temps et son mystère, mais le mystère non moins lancinant de l'âme et du cœur de la femme, et telle est la raison pour laquelle, nos dames les sphinges s'allongent souvent devant les temples d'Aphrodite et de Déméter. Dès cette découverte on écrivit beaucoup sur les sphinges. Une grande dame se déguisa en sphinx à l'occasion d'un bal chez le Comte Etienne de Beaumont, et le coiffeur Curverville, artiste capillaire qui est dans son art ce que Bourdelle fut dans le sien, inventa la coiffure à la sphinx.

Elle consiste en une chevelure féminine coupée pour aboutir un peu plus haut que les épaules et partagée en deux puissantes touffes, l'une à droite l'autre à gauche avançant ses flocons de manière à cacher les oreilles et à cerner complètement l'ovale du visage. La femme ne sourit plus qu'au fond de ces cheveux.

Le modèle de Sandoz porte une coiffure à la sphinx et elle est énigmatique de trois façons différentes, mais énigmatique au possible du haut de son nu bien modelé, sensuellement stylisé et qui ne peut être que baroque. C'est le cas de dire avec le poète:

L'homme a mille désirs en son âme morose;

Il partage ses voeux,  
Mais vous pensez toujours, vous,  
à la même chose

Au fond de vos cheveux.

A la même chose, mais à quoi ? Cette question résume l'invincible attrait de la statue tripartie de Sandoz et trouble le spectateur au point que sa beauté étrange. Le motif de face dans l'attitude que nous avons décrite est serein et sourit vaguement comme pour dévier. Les deux profils sont d'une égale lascivité, l'un ironique et racrocheur, l'autre dépite et triste. Dans les trois attitudes — d'ailleurs compliquées le modelage du corps est ramené par une synthèse habile

aux simples lignes, aux simples surfaces lisses susceptibles d'ajouter aux expressions et à cet égard technique l'œuvre est tout simplement un chef-d'œuvre parfait, parfait et suggestif car il y a toujours lieu de préciser ce qu'a voulu dire Sandoz en nous plongeant dans le trouble de sa réussite.

La sphinx d'ailleurs n'est qu'apparente. Une sphinx en son symbole éternel ne peut comporter qu'une seule expression.

La statue de Sandoz en a trois, à vrai dire, se complétant pour n'en créer qu'une, mais, question toujours pendante, quel est le symbole, le sens profond. Nous connaissons

une déesse qui peut-être permet, par rapprochement, une explication sinon une interprétation. Cette déesse porte un nom qui est tout un programme, c'est l'Astarté Syrica où d'aucuns ont cherché d'ailleurs faiblement l'origine de Marie de Magdala et qui, après avoir décolé l'Asie grecque, vint à Rome, sous le nom de Venus de Syrie, offrir un exemple sacré aux impératrices syriennes qui, selon la chronique, eurent une conduite plus édifiante que la sienne. Cette Astarté Syrica prétendait que son empire confinait aux bouges de Sodome et aux palais de Gomorrhe.

Et pourtant ma douceur asservit l'univers  
Qui tressaille en échos de ma voix trop connue  
L'Hellade raffinée et l'Orient pervers,  
Encensent mon idole immuablement nue.  
J'ai des temples muets où la douleur s'endort.  
Des palais somptueux aux affolants dédales,  
Inclinant à mes pieds l'orgueil des aigles d'or  
Les Césars suppliants ont bâisé mes sandales.  
Ma cruauté savante aime la trahison  
Cléopâtre s'élève à la grandeur suprême,  
Mais celui que je perds regarde à l'horizon  
Le vent de la défaite emporter ma trême  
Pourtant vous ne sauriez, peuples, me mépriser  
Vos malédictions sont plus beaux hommages.  
Vous pouvez me haïr et vous pouvez briser  
Le porphyre et l'afrain qui fixent mes images  
Telles l'Astarté Syrica, la reine des luxures. Et ce  
sont ces vers rutilants qui nous apportent peut-être l'explication de cette énigme sandozienne.

Mr. le Prof. Emile Schraub Koch.  
(Genève, Suisse).